

MICHEL DE MONTAIGNE

ESSAYS

Book 1 · Chapter 27

Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on July 11, 2024

HYPERESSAYS is a project to create a modern and accessible online edition of the *Essays* of Michel de Montaigne. More information at www.hyperessays.net

GOURNAY-1-27-20250106-190858



De l'Amitié

^a CONSIDERANT la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit & milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance ; & le vuide tout au tour, il le remplit de crotèques : qui sont peintures fantasques, n'ayans grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce icy aussi à la verité que crotèques & corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

^a *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

^a Je vay bien jusques à ce second point, avec mon peintre ; mais je demeure court en l'autre, & meilleure partie : car ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un tableau riche, poly & formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boitie, qui honorera tout le reste de cette besongne. C'est un discours auquel il donna nom, *La Servitude Volontaire* : mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé, le Contre-un. Il l'escrivit par maniere d'essay, en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça és mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritee recommandation : car il est gentil, & plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust faire : & si en l'aage que je l'ay conneu plus avancé : il eust pris un tel dessein que le mien, de mettre par escrit ces fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de l'antiquité : car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, & croy qu'il ne le veid oncques depuis qu'il luy eschappa : & quelques memoires sur cet Edict de Janvier fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques ^c (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa Bibliotheque & de ses papiers) ^a outre le livret de ses œuvres que j'ay faict mettre en lumiere : Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle

me fut montree longue espace avant que je l'eusse veu ; & me donna la premiere connoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere & si parfaite, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : & entre nos hommes il ne s'en void aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles. ^a Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la société. ^c Et dit Aristote, que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la justice. ^a Or le dernier poinct de sa perfection est cetuy-cy. Car ^b en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le besoin publique ou privé, forge & nourrit, en sont d'autant moins belles & genereuses, & d'autant moins amitez, qu'elles meslent autre cause & but & fruit en l'amitié qu'elle mesme. ^b Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulièrement n'y conviennent, ny conjointement. ^a Des enfans aux peres, c'est plustost respect : l'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux, pour la trop grande disparité, & offenseroit à l'adventure les devoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une messeante privauté : ny les advertissements & corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'est trouvé des nations, où par usage les enfans tuoient leurs peres : & d'autres, où les peres tuoient leurs enfans, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter : & naturellement l'un depend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des Philosophes desdaignants cette cousture naturelle, tesmoing ^c Aristippus ^a qui quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy, il se mit à cracher, disant, que cela en estoit aussi bien sorty : que nous engendrions bien des pouz & des vers. Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : Je n'en fais pas, dit-il, plus grand estat, pour estre sorty de mesme trou. C'est à la verité un beau nom, & plein de dilection que le nom de frere, & à cette cause en fismes nous luy & moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, & que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela destrampe merueilleusement & relasche cette soudure fraternele : Les freres ayants à conduire le progres de leur avancement, en mesme sentier & mesme train, il est force qu'ils se heurtent & choquent souvent. D'avantage, la correspondance & relation qui engendre ces vrayes & parfaites amitez, pourquoy se trouvera elle en ceux cy ? Le pere & le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnee, & les freres aussi : C'est mon fils, c'est mon parent : mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire : Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé là, tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, & le plus indulgent, jusques à son extreme vieillesse : & estant d'une famille fameuse de pere en fils, & exemplaire en cette partie de la concorde fraternele :

^b & ipse

Notus in fratres animi paterni.

^a D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut : ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

^a (*neque enim est dea nescia nostri*
Quae dulcem curis miscet amaritiam)

^a est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fiebvre, subject à accez & remises, & qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale & universelle, temperee au demeurant & égale, une chaleur constante & rassize, toute douceur & pollissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est en l'amour ce n'est qu'un desir forcené apres ce qui nous fuit,

^a *Come segue la lepre il cacciatore*
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito :
Ne piu l'estima poi, che presa vede,
Et sol dietro à chi fugge affretta il piede.

^a Aussi tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouist & s'alanguist : la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle & sujette à sacieté. L'amitié au rebours, est jouye à mesure qu'elle est desiree, ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la jouissance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaicte amitié, ces affections volages ont autresfois trouvé place chez moy, afin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrees chez moy en connoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais : la premiere maintenant sa route d'un vol hautain & superbe, & regardant desdaigneusement cette-cy passer ses pointes bien loing au dessoubs d'elle. ^a Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contrainte & forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir : & marché, qui ordinairement se fait à autres fins : Il y survient mille fusees estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Joint qu'à dire vray ; la suffisance ordinaire des femmes, n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourrisse de cette sainte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé, & si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre & volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier : ^a il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble : Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, & par les escholes anciennes en est rejetté. ^a Et cette autre licence Grecque est justement abhorree par nos mœurs. ^c Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'ages, & difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union & convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitiae ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem ?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvoüera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant, sur l'object de la fleur

d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents & passionnez efforts, que peut produire une ardeur immoderée, estoit simplement fondée en une beauté externe : fauce image de la generation corporelle : Car en l'esprit elle ne pouvoit, duquel la montre estoit encore cachée : qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'age de germer. Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuite c'estoient richesses, presents, faveur à l'avancement des dignitez : & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesmes : Instructions Philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeir aux loix, mourir pour le bien de son pais : exemples de vaillance, prudence, justice. S'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanée : & esperant par cette société mentale, établir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loisir & discretion en son entreprise ; ils le requierent exactement en l'aimé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile connoissance, & abstruse découverte) lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale : la corporelle, accidentale & seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent-ils l'aimé : & verifient, que les Dieux aussi le preferent : & tansent grandement le poëte Aischylus, d'avoir en l'amour d'Achilles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere & imberbe verneur de son adolescence, & le plus beau des Grecs. Apres cette communauté generale, la maistresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & predominant : ils disent, qu'il en provenoit des fruicts tres-utiles au privé & au public. Que c'estoit la force des pays, qui en recevoient l'usage : & la principale deffense de l'equité & de la liberté. Tesmoing les salutaires amours de Hermodius & d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacrée & divine, & n'est à leur compte, que la violence des tyrans, & lascheté des peuples, qui luy soit adversaire : en fin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Academie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition Stoiique de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiae faciendae ex pulchritudinis specie*. Je revien à ma description, de façon plus equitable & plus equable. *Omnino amicitiae, corroboratis iam, confirmatisque ingenii & aetatibus, iudicandae sunt*. ^a Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent & confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent & ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer, ^c qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy, par ce que c'estoit moy. ^a Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. ^c Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, & par des rapports que nous oyons l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort, que ne porte la raison des rapports : je croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fut par hazard en une grande feste & compagnie de ville,

nous nous trouvasmes si prins, si connus, si obligez entre nous, que rien des lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il escrivit une Satyre Latine excellente, qui est publiee : par laquelle il excuse & explique la precipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, & ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faits : & luy plus de quelque annee) elle n'avoit point à perdre temps. Et n'avoit à se regler au patron des amitez molles & regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue & preallable conversation. Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, & ne se peut rapporter qu'à soy. ^aCe n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle quinte-essence de tout ce meslange, ^cqui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger & se perdre en la mienne : d'une faim, d'une concurrence pareille. ^aJe dis perdre à la verité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. ^aQuand Lælius en presence des Consuls Romains, lesquels apres la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, & qu'il eust respondu : Toutes choses. Comment toutes choses ? suivit-il, & quoy, s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? Il ne me l'eust jamais commandé, repliqua Blossius. Mais s'il l'eust fait ? adjousta Lælius : J'y eusse obey, respondit-il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession : & ne se devoit departir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette responce comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere : & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, & par puissance & par connoissance. ^cIls estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou que ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estans parfaitement commis, l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les renes de l'inclination l'un de l'autre : & faictes guider cet harnois, par la vertu & conduite de la raison (comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela) la response de Blossius est telle, qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux mesmes. Au demeurant cette response ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? & que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : par ce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude, que j'ay des intentions & jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniment ensemble : elles se sont considerees d'une si ardante affection, & de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre : que non seulement je connoisoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy. ^cQu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitez communes : j'en ay autant de connoissance qu'un autre, & des plus parfaites de leur genre : ^bMais je ne conseille pas qu'on confonde

leurs regles, on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitez, la bride à la main, avec prudence & precaution : la liaison n'est pas nouée en maniere, qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aymez le (disoit Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr : haïssez le, comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine & maïstresse amitié, il est salubre en l'usage des amitez ordinaires & coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres familier, O mes amys, il n'y a nul amy. ^a En ce noble commerce, les offices & les bien-faits nourrissiers des autres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volonte en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les Stoiciens : & comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay ; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, & haïr & chasser d'entre eux, ces mots de division & de difference, bien-faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, & leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volonte, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : ^c & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres-propre definition d'Aristote, ^a ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voyla pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary & la femme. Voulans inferer par là, que tout doit estre à chacun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & partir ensemble. Si en l'amitié dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bien-faict, qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un & l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bien faire, celuy qui en preste la matiere & l'occasion, est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. ^c Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. ^a Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier. ^a Eudamidas Corinthien avoit deux amis, Charixenus Sycionien, & Aretheus Corinthien : venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : Je legue à Aretheus de nourrir ma mere, & l'entretenir en sa vieillesse : à Charixenus de marier ma fille, & luy donner le doüaire le plus grand qu'il pourra : & au cas que l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy, qui survivra. Ceux qui premiers virent ce testament, s'en moquerent : mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, estant trespasé cinq jours apres, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere, & de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux & demy en mariage à une sienne fille unique, & deux & demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme jour. ^a Cet exemple est bien plein : si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis : Car cette parfaicte amitié, dequoy je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs : au rebours il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volonte, pour les conferer toutes à ce sujet. Les amitez communes on les peut départir, on peut aymer en cestuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la liberalité, en

celuy-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié, qui possède l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. « Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en démeleriez vous ? L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celui, qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler : & n'en connoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entraiment, & m'aiment autant que je les ayme : il multiplie en confrairie, la chose la plus une & unie, & dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. » Le demeurant de cette histoire convient tresbien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien-faire. Et sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait, qu'en celui d'Aretheus. Somme, ce sont effets inimaginables, à qui n'en a gousté : « & qui me font honorer à merveilles la responce de ce jeune soldat, à Cyrus, s'enquerant à luy, pour combien il voudroit donner un cheval, par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course : & s'il le voudroit eschanger à un royaume : Non certes, Sire : mais bien le lairroy-je volontiers, pour en acquerir un amy, si je trouvoy homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, si je trouvoy. Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cettcey, en laquelle on negotie du fin fonds de son courage, qui ne fait rien de reste : il est besoin, que tous les ressorts soyent nets & seurs parfaitement. « Aux confederations, qui ne tiennent que par un bout, on n'a à prouvoir qu'aux imperfections, qui particulièrement interessent ce bout là. Il ne peut chaloir de quelle religion soit mon medecin, & mon advocat ; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié, qu'ils me doivent. Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent, j'en fay de mesmes : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent : & ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbecille : ny un cuisinier jureur, qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde ; d'autres assés s'en meslent : mais ce que j'y fay,

« Mihi sic usus est : Tibi, ut opus est facto, face. »

« A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent : Au lict, la beauté avant la bonté : & en la société du discours, la suffisance, voire sans la preud'homme ; pareillement ailleurs. » Tout ainsi que cil qui fut rencontré à chevauchons sur un baton, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprit, de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge equitable d'une telle action. Je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que

l'antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

a Nil ego contulerim iucundo sanus amico.

a L'ancien Menander disoit celuy-là heureux, qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesmes s'il en avoit tasté : Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passee douce, aisee, & sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poissante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles & originelles, sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis-je, toute, aux quatre annees, qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie & societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdy,

*a quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic Dii uoluitis) habeo,*

a je ne fay que trainer languissant : & les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part,

*a Nec fas esse ulla me uoluptate hinc frui
Decreui, tantisper dum ille abest meus particeps.*

a J'estois desja si fait & accoustumé à estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

*b Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior uis, quid moror altera,
Nec charus æquè, nec superstes
Integer? Ille diès utramque
Duxit ruinam.*

a Il n'est action ou imagination, où je ne le trouve à dire, comme si eust-il bien fait à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

*a Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis?
O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in uita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater,
Tecum unà tota est nostra sepulta anima,
Cuius ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua uerba loquentem?
Nunquam ego te uita frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certè semper amabo.*

^a Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

^a Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, & à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler & changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine, je me suis dedit de le loger icy. Et affin que la memoire de l'auteur n'en soit interessee en l'endroit de ceux qui n'ont peu connoistre de pres ses opinions & ses actions : je les advise que ce subject fut traicté par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, comme subject vulgaire & tracassé en mil endroits des livres. Je ne fay nul doubtte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit : car il estoit assez conscientieux, pour ne mentir pas mesmes en se jouant : & sçay d'avantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieux aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; & avec raison : Mais il avoit un' autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr & de se soubmettre tres-religieusement aux loix, sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son pais, ny plus ennemy des remuements & nouvelletez de son temps : il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre, qu'à leur fournir dequoy les emouvoir d'avantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux-cy. ^a Or en eschange de cest ouvrage serieux j'en substitueray un autre, produit en cette mesme saison de son aage, plus gaillard & plus enjoué.